

Le Beyrouthin

Journal des classes de 4^e - 2017

Collège Notre-Dame de Jamhour et Collège Saint-Grégoire

Numéro 00 - 13 et 14 décembre 2017

Les élèves ont été encadrés dans leurs travaux par leurs professeurs de français :

Sylvie Béchara
Thérèse Boutros
Carine Khoury
Myriam Méouchi
Cécile Saab
Tania Saadé
Wadad Téhini

Pour son édition 2017-2018, le projet **DIRE ÉCRIRE ET PEINDRE** a poussé les élèves de 4^e cette année à refermer leurs manuels scolaires et à sortir des murs du Collège pour sillonner leur ville, Beyrouth essentiellement, la parcourir et en arpenter les moindres dédales, les « zawarib », tentant de comprendre comment un environnement aussi varié, accidenté et paradoxal, pouvait refléter leur propre quotidien, leur réalité...

La ville, reflet de la réalité, c'est aussi des images, des photos, des rencontres...

C'est également ce lien avec le passé dans le sourire du vieux bijoutier ou du boutiquier du coin... Mais la ville, reflet de la réalité, c'est aussi se rendre compte de tous les éléments qu'offre une ville et qui font partie d'une vie humaine, les cafés, les théâtres, les salles de cinéma, les lieux de culte, les jardins et les murs mêmes de cette ville qui se mettent à l'heure des graffitis et autres genres d'arts...

Voilà ce que vous lirez, chers lecteurs, dans **Le Beyrouthin**, 8 pages de travail hebdomadaire, accompli pendant deux mois par les élèves de 4^e et leurs professeurs de français que nous remercions vivement pour leur merveilleuse implication !



Tour de quartiers

Abdel Wahab : un quartier où il fait bon vivre



Abdel Wahab El Inglizi est un martyr, pendu par les Ottomans à Damas en 1916. À l'époque, il était courant à Beyrouth de donner un nom de martyr à une rue. Cette rue a cependant traversé les époques et est un témoin de l'histoire de Beyrouth...

Elle commence au niveau de la rue Zahret El Ihsan et débouche sur la rue Monnot, aujourd'hui connue pour ses nombreux bars et restaurants. Pendant la guerre civile en 1975, la rue était un lieu très dangereux et était bloquée par des conteneurs. À présent, Abdel Wahab El Inglizi est une rue animée et l'ambiance y est très joyeuse. On y trouve des restaurants et des cafés comme l'Entrecôte et le

fameux restaurant libanais Abdel Wahab. Plusieurs brocantes, qui côtoient d'anciens immeubles typiques de l'architecture du mandat français, y ont également pignon sur rue. De nombreux chats ont également élu domicile sur les trottoirs de cette rue qui essaye tant bien que mal de résister aux nouveaux immeubles qui poussent de part et d'autre. Les habitants sont très attachés à la rue Abdel Wahab comme ce vieux bijoutier, nostalgique de la période de la guerre, qui nous a gentiment accordé une interview : « C'est une rue cinq étoiles, dit-il d'une voix rauque, c'est beau de vivre à Abdel Wahab ! »

Karl Arbid, Georges Cortas, Marc Germani 4^e6



BOURJ HAMMOUD

DE PETITES HISTOIRES DANS LA GRANDE HISTOIRE

Avant le début du processus d'extermination (1894), il y avait sur le territoire de la Turquie actuelle trois millions d'Arméniens et autant de Turcs. En 1914, les Arméniens n'étaient plus que 2 250 000 (suite aux massacres, conversions forcées à l'islam et à l'exil). Dans l'Empire Ottoman, les Arméniens subissaient une discrimination officielle. Ils étaient considérés comme des citoyens de seconde catégorie qui devaient payer plus d'impôts. Entre 1915 et 1918 les Arméniens fuirent les massacres perpétrés à leur encontre et arrivent au Liban, ils vivent d'abord dans des bidonvilles... Mais c'est là qu'une nouvelle histoire commence...

Il est 15h en cette fin du mois d'octobre, nous déambulons dans la Rue d'Arménie accompagnés par les klaxons incessants des voitures et, au-dessus de nos têtes, des fils électriques qui voilent presque le ciel. En face de nous, trône sur une place majestueuse l'imposante municipalité de Bourj Hammoud. La rue, qui débute dans le quartier de Gemmayzé puis longe tout le littoral de la Quarantaine, grouille de commerces en tous genres et de ressortissants des communautés émigrées.

Les Arméniens n'ont pas fui pendant la guerre civile libanaise, ils ont travaillé dans tous les domaines, même dans la bourse. « Les Arméniens sont des personnes honnêtes qui ont travaillé dur, nous affirme M. Yervant, le propriétaire d'un petit commerce, dans le temps, tout était aal



Rare bâtisse construite avec des panneaux de fer et d'aluminium et datant de l'époque de l'émigration massive des Arméniens.

barakeh... on allait au cinéma pour une livre libanaise, un costume coûtait 125 livres et maintenant un falafel coûte 5000 livres ! La confiance était là : on achetait des terrains au téléphone, sans preuve écrite. Les gens s'aimaient et s'entraidaient... Les portes étaient ouvertes la nuit, il y avait la sécurité... Maintenant, que des étrangers ! » Les Arméniens sont un modèle d'intégration réussie et ce, malgré un indéniable attachement à leur identité : « Pour nous, le Liban est notre pays Numéro 1 et l'Arménie Numéro 2 car nous sommes nés ici », assure notre interlocuteur alors que nous nous apprêtons à sortir de son échoppe et à nous replonger dans l'infatigable brouhaha de la Rue d'Arménie...

Claudio el Bikai, Chloé Asseily, Marianne Antoune Elias Athanassiadis 4^e6



Rue d'Arménie

Gemmayzé : un lien entre les générations

La rue Gouraud, aujourd'hui appelée Gemmayzé, est inaugurée en 1919, en hommage au général Henri Gouraud qui fut nommé Haut-commissaire du Gouvernement français au Levant de 1919 à 1923. La rue se situe au Nord de Beyrouth, débute au niveau de la mosquée Mohammad El Amin et s'achève au début de la rue d'Arménie. La rue traverse comme une ride un vieux Beyrouth fatigué qui tente de conserver encore le charme de ses belles années. Dans ce quartier magnifique, certaines anciennes maisons ont pu être sauvegardées et on retrouve beaucoup d'antiquaires et des escaliers où les graffeurs exposent leurs œuvres.



Au milieu des années 2000, le quartier, fortement marqué par la guerre civile, commence à renaître de ses cendres et les nouveaux commerces font oublier les traumatismes du passé. Gemmayzé a aujourd'hui une réputation de fête et de joie, le quartier est sillonné de restaurants, de cafés

de magasins et même de galeries d'art. Les soirées se prolongent tard dans la nuit et cette rue offre une splendeur éphémère mais très bruyante.

Le quartier a-t-il souffert de la guerre ? La localisation de cette rue ne laisse place à aucune



hésitation. Après s'être rendu sur les lieux, on constate que les gens n'ont pas envie de parler de cette période et évitent pudiquement de s'attarder sur le sujet, comme si la blessure avait toujours du mal à cicatriser et ce, malgré les bars, les restaurants et la jeunesse beyrouthine qui envahit les lieux la nuit tombée...

Emma Chehab, Nour Chaptini, Danielle Feghali, Mariane Hachem 4^e6



Monnot, l'immeuble 9999...

Zouzou, le concierge de l'immeuble 9999 situé à Monnot, sortait de l'abri, où les vitraux garnis de plomb obscurcissaient la pâleur de l'aube. Il ouvrait, machinalement, comme tous les matins, la porte principale.

Choqué, il trouva un des locataires, abattu, par terre, une balle dans le cœur, le corps tout ensanglanté. Zouzou, le cœur en peine, resta le front dans ses mains, les yeux fixés sur le pauvre homme qu'il connaissait depuis bien longtemps. La fille du défunt, Rania, ne tarda pas à arriver, alertée par les sanglots du vieux monsieur et s'écroula près de son père qu'elle avait cherché en vain toute la nuit. Au début, elle ne réalisa pas l'horreur de la catastrophe qui s'abattait sur elle ; mais le contact de ce corps raidi, de ces bras crispés, lui communiqua la secousse de son indicible torture. Pourquoi lui ? Pourquoi avoir ôté la vie à celui qui comptait le plus dans sa vie ? Les francs-tireurs n'épargnaient personne dans la capitale libanaise meurtrie par des années de guerre. Rania, en colère, décida de venger son père.



Elle se dirigea alors vers le quartier de Sodeco, fief des francs-tireurs. C'était une jeune fille un peu grasse, belle encore, à l'âge dangereux où la débâcle est proche. En marchant dans les rues délabrées et désertes, elle vit l'immensité des dégâts causés par la guerre. Des immeubles, criblés par les éclats d'obus, étaient presque détruits. Des dizaines de cadavres jonchaient le sol. À chaque mouvement qu'elle faisait, des frissons lui parcouraient le dos. Beyrouth qui vivaient, il y a quelques années, au rythme des fêtes n'était plus la même depuis le début du conflit ! Des débris de verre avait couvert l'asphalte, des bus étaient transformés en barricades, et les mauvaises herbes s'étaient frayé un passage au milieu des routes abandonnées. Un paysage apocalyptique se dressait devant elle. Elle était horrifiée, toutefois elle essayait de ne pas perdre de vue son but premier. Elle avait réfléchi longtemps à un plan infaillible et avait abouti à une sacrée conclusion. Elle devait s'introduire dans le groupe sans pitié des francs-tireurs, leur faire croire qu'elle était une des leurs pour ensuite les assassiner. Belle vengeance !

Les jours passèrent et elle était devenue, après des entraînements très ardues, un des membres actifs de cette communauté. Son plan semblait réussir avec succès à un détail près... elle s'attachait

de plus en plus à Karim et se plaisait de plus en plus avec lui. Il était rudement joli garçon, grand, musclé, aux yeux marron, aux cheveux lisses et châains. Les jours passèrent et les deux amants étaient devenus alors inséparables; ce qui plongeait

Rania dans la déroute. Elle ne savait plus quoi faire, sa tête et son cœur se contredisaient sans arrêt. Ses émotions semblaient l'emporter et elle paraissait abandonner malgré elle son plan de départ. L'amour l'avait-il remporté sur la haine, sur le désir cuisant de la vengeance ?

Alessia Chehab, Rawi Abou Dib, Dimitri Bassil, Élie Abou Jaoudé, Joseph Boulos, Aya Bouhabib 4^e4



BYBLOS, LA VILLE AUX INNOMBRABLES CIVILISATIONS

A la découverte de cette cite inouïe où vivent un amalgame de religions et de civilisations.

Byblos, cette citée enviée par toutes les autres régions a reçu la visite de l'équipe de rédaction de la 4^e qui a pour but de relever les mérites de ce lieu paisible plein d'histoires. Mosquées, tours, cathédrales... Rien ne sera laissé au hasard...

Les églises à Byblos

La Cathédrale Saint Jean Marc

La majorité des études consacrées à cette cathédrale laisse supposer que la construction de l'église débuta en l'an 1115

C'est aujourd'hui une cathédrale qui a été en partie construite sur les ruines de l'ancienne église. Elle porte désormais le nom de l'évangéliste Saint Jean Marc qui, selon la tradition, est le premier fondateur de la première communauté chrétienne dans la Phénicie

Plusieurs fois atteinte de divers dégâts dus aux bouleversements de la nature et aux actes de guerre, elle a gardé toutefois un aspect soigné.

Le monastère Saint Maron ou Saint Charbel

Officiellement appelé Monastère Saint Maron Annaya de l'Ordre Libanais Maronite, il rend hommage à saint Charbel, l'un des saints les plus vénérés du Liban. C'est un grand lieu de pèlerinage, le ou un des plus fréquenté au Liban.

Couvent Saints Serge et Bacchus « Sarkis et Bakhos » - Qartaba

Ce couvent remonte à 1536 quand les enfants du Cheikh Georges ont migré de Aqoura à Qartaba, emportant avec eux une image des saints martyrs Sarkis et Bakhos et construisant une église qui leur fut dédiée en coopération avec les habitants de ce village. Elle fut cependant détruite par un incendie, puis reconstruite en 1711. Le couvent fut encore plus élargi en 1823.



Cathédrale Saint Jean Marc

Ces trois églises sont les plus connues et fréquentées à Byblos, cependant il en existe d'autres comme l'église de Aquoura, l'église de Mar Simaan (Jbeil), église de saint Théodore...

Les Temples à Byblos

En juin 1926, les ruines du temple de Byblos étaient dégagées sur une longueur de 45 mètres dans le sens N.-E.-S.-O. et sur une largeur moyenne de 10 à 15 mètres. Cette partie des ruines est située exactement au Sud et à 50 mètres environ du donjon de Jbeil, au S.-E. de l'enceinte de la Giblet des Croisés et à moins de 100 mètres du rivage actuel de la mer, auprès duquel se creusent les puits



Temple de Jbeil

funéraires de la nécropole royale. Les vestiges antiques gisent à une profondeur moyenne de 3 ou 4 mètres au-dessous du sol et consistent en dallages assez frustes, faits en calcaire du pays et en quelques arasements de murs ornés de quatre bases de colonnes et de quatre statues mutilées. Les habitants du lieu en ont extrait de nombreuses pierres et ont bouleversé le site.

Les Mosquées à Byblos

Mosquée Sultan Abdul Majid

Située à côté de la citadelle, au milieu d'un jardin verdoyant, cette mosquée ottomane fut construite en 1648 (1057 AH.) par le Sultan Abdul Majid - comme l'indique l'inscription sculptée en son intérieur - au même emplacement où les premiers musulmans de l'époque des Califes Éclairés avaient construit la Mosquée Al-Fath (la conquête). Elle fut aménagée en 1783 (1197 A.H.) par l'Émir Yousouf Al-Shihab

qui y a ajouté du côté Ouest un pavillon plus élevé que l'ancien édifice dans lequel se trouve la porte du minaret hexagonal. Le minbar construit en pierre et qui s'élève de six marches, est placé sous la coupole qui centre l'ancien bâtiment. Cette mosquée à laquelle on accède par un escalier, domine la citadelle et les anciens souks de la ville et se dresse au milieu d'un beau site naturel, tout près de la côte.

Mosquée Ibrahim Ibn Adham

Ibrahim Ibn Adham a également appelé Ibrahim Balkhi (إبراهيم بن إبراهيم) ; c. 718 - c. 782 / AH c. 100 - c. 165 est l'un des plus importants des premiers saints soufis ascétiques. L'histoire de sa conversion est l'une des plus célèbres dans la légende soufie, comme celle d'un prince renonçant à son trône et choisissant l'ascétisme en écho à la légende de Gautama Bouddha. La tradition soufie attribue à Ibrahim d'innombrables actes de justice, et son mode de vie humble, qui contraste fortement avec sa première vie en tant que roi de Balkh (lui-même un centre plus tôt du bouddhisme). Comme l'a raconté Abu Nu'aym, Ibrahim a souligné l'importance du calme et de la méditation pour l'ascèse. Rumi décrit abondamment la légende d'Ibrahim dans son *Masnavi*. Le plus célèbre des étudiants d'Ibrahim est Shaiq al-Balkhi († 810).

Luciana Baz, Alex Khoury, Marco Asseily, Tia Abi Nader, Julie Acar, Alexandre Bassil, Racha Aizarani, Sara Abou Zeidan, Joey Hneiné, Marc Abou Abdallah, Adam el Chab 4^e2



Beyrouth

Les lieux de culte à Beyrouth

Les religions au Liban sont réparties en 18 confessions reconnues par l'État et représentées à l'Assemblée nationale libanaise grâce à un système de réservation de sièges, principalement musulmanes et chrétiennes. Les musulmans légalement enregistrés forment environ 54 % de la population. Les chrétiens enregistrés représentent environ 40,5 %. Et enfin les Druzes avec 5,6%.

L'arrivée de chacune de ces religions au Liban et au Moyen-Orient a marqué l'histoire :

Dans la tradition judaïque, le peuple hébreu est libéré de l'esclavage qu'il subit en Égypte par Moïse et s'installe en Canaan ; le récit en est fait dans l'Exode, et pourrait situer l'histoire au XV^e siècle av. J.-C. Les Juifs fondent deux royaumes, celui d'Israël et celui de Juda ; leur religion s'étend sur les rivages de la Méditerranée et vers Babylone et se mêle parfois avec d'autres cultes locaux. Avec l'avènement de l'Empire Romain,

Les lieux de culte chrétien au Centre-ville

La Cathédrale Saint Élie

Achevée au milieu du XIX^e siècle, la Cathédrale Saint Elie était remarquable par l'harmonie de son architecture byzantine et la beauté de ses décorations orientales. Les arcs brisés introduits à cette

époque lui donnaient de l'élan. Ses oculi célestes la faisaient briller de tous ses éclats et elle arborait un décor intérieur somptueux.

La Cathédrale fut récupérée par l'Archidiocèse en 1994 après avoir été endommagée par la guerre. Des travaux de restauration ont débuté à la fin de l'année 2003 et se sont achevés en mai 2006.

le christianisme peut se développer au sein même de l'Empire par le biais des évangélistes jusqu'à devenir la religion d'État sous Constantin I^{er} ; ceci marque le début de l'expansion de la religion catholique à toutes les régions contrôlées par Rome. Au VI^e siècle, Mahomet révèle l'Islam aux peuples polythéistes d'Arabie ; à la suite des conquêtes militaires sur l'Empire Byzantin, l'Islam s'étend.

Le centre-ville de Beyrouth comprend de nombreux lieux de culte correspondant quasiment à chaque communauté existant au Liban. Cette proximité des lieux de cultes chrétiens et musulmans confère au centre-ville un charme fou. On ne peut que ressentir une réelle émotion et un profond respect quand, d'un seul regard, on observe une mosquée et une église presque côte à côte. Vu à travers ses lieux de culte, le centre-ville ressemble ainsi à un concentré de cette mosaïque communautaire qu'est le Liban.

Église Saint Louis des Capucins

Construite en 1864 à proximité du Grand Sérail et aujourd'hui fraîchement restaurée, cette grande église de rite latin, aux rosaces colorées, voit son clocher avec aiguillon se dresser au milieu de bâtiments du centre-ville eux aussi rénovés.



Église Saint Louis des Capucins

Cathédrale Saint Georges des maronites

Construite selon les plans de l'architecte italien Giuseppe Maggiore, cette cathédrale est une réplique de la basilique Sainte Marie Majeure de Rome, principalement dans sa façade, sa conception architecturale en forme de croix et son plafond en caissons.



Cathédrale Saint Georges

Elle fut consacrée par Monseigneur Youssef Debs en 1894. Les murs sont ornés d'un revêtement en stuc et marbre. Quant au maître-autel, il est surmonté d'un baldaquin aux colonnes torsadées. Derrière l'autel, au fond du chœur, est installé la *Cathedra*, le fauteuil du Pape, utilisé lors de sa visite au Liban. Elle fut consacrée après sa restauration par le Cardinal Sfeir le 24 Avril 2000 en présence des

Patriarches d'Orient, du nonce apostolique et du Cardinal Lustiger, archevêque de Paris. Aujourd'hui entièrement rénovée, elle demeure au cœur de la capitale le siège de l'archevêque de Beyrouth.

Les lieux de culte musulmans au Centre-ville

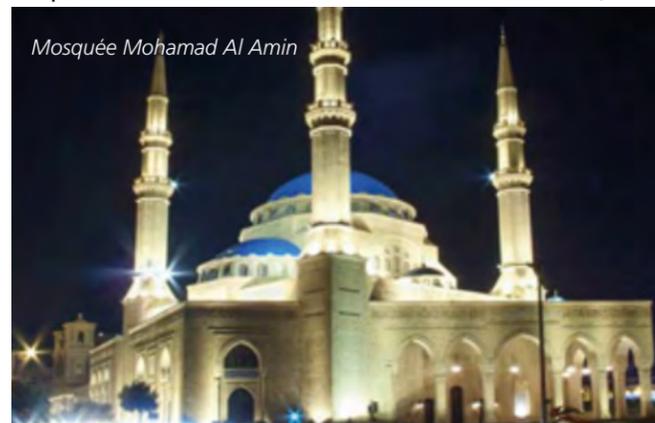
La grande Mosquée Al-Omari

Cette mosquée prit le nom d'Al-Omari en hommage au Calife Omar Ibn Al-Khattab. Également connue sous le nom de Mosquée Foutouh Al-Islam (les conquêtes de l'Islam), elle fut transformée en église sous les

Francs, avant d'être reconquise par Saladin en 1187. Les Francs la reprisent une deuxième fois et la transformèrent en cathédrale entre 1197 et 1291 (593-690 de l'Hégire), avant qu'elle ne soit définitivement conquise et convertie en mosquée par l'Émir Sunjur sous le règne du roi Al Ashraf Khalil, fils du Sultan Qalaoun.

La Mosquée Mohamad Al Amin

Située au centre de la Place des Martyrs, elle se distingue par un style architectural ottoman et arabe. Elle recèle un vide central totalement recouvert d'une coupole. Elle est dotée de trois



Mosquée Mohamad Al Amin

entrées des côtés est, nord et ouest. On y accède à travers la salle extérieure du côté de la Place des Martyrs. La mosquée est dotée de quatre minarets d'une hauteur de 65 m. Son plafond est haut de près 16 m et atteint 20 m à la coupole centrale. Elle peut accueillir jusqu'à 6250 fidèles.

La Mosquée Al-Dabbagha

Elle est également appelée la Sainte Mosquée Al-Omari car construite durant le règne du Calife Omar Bin

Al-Khattab, comme le mentionne le célèbre voyageur Sheikh Abdul Ghani Al-Naboulsi. Selon d'autres références, la date de sa construction remonte à 1294 de l'ère chrétienne (693 de l'Hégire) ou à 1343 (743 de l'Hégire). Elle

fut encore appelée la Mosquée de la Mer à cause de sa proximité de la côte. Quant à son appellation Al-Dabbaghah, elle est due à sa proximité de la tannerie. Son sous-sol abrite des entrepôts et on y accède par un escalier

à cause de son élévation.

À l'époque du Mandat Français, la Municipalité de Beyrouth la détruisit sous prétexte d'élargir les routes. Elle fut cependant reconstruite en centrale. Elle peut accueillir jusqu'à 6250 fidèles. En 1932 (1352 de l'Hégire) elle prit le nom de la Mosquée Abou Bakr Al-Siddiq.

Hassan Abdallah, Clara Abou Rjeily, Marc Boulos, Ralph Chamieh, Nour Chéhid, Yasmína Haddad, Tia Habr, Julien Boustany, David Chaoul, Yara Azar, Mattéo AbouSleiman 4^e1

Le jardin de Sanayeh

Le quartier Sanayeh est situé au cœur de Beyrouth et il date de la fin du XIX^e siècle, sous l'Empire Ottoman. Avec ses 22 000 mètres carrés, il compte parmi les plus grands parcs de la capitale libanaise. À l'origine, Sanayeh était constituée d'une école des Arts et Métiers et d'un hôpital qui lui était contigu.



Quant au jardin, il a été créé en 1907 par le Wali Khalil Bacha. C'est le plus grand espace public de Beyrouth, à la limite du quartier Hamra, derrière le ministère du Tourisme. Le jardin n'a pas subi de modifications majeures, mais avec les années, l'endroit s'est peu à peu délabré au point de sembler abandonné. Entièrement rénové en 2014, Sanayeh est un endroit agréable pour faire une pause et voir une catégorie de la société libanaise qu'on ne retrouve pas dans le nouveau centre-ville.

Ce jardin ouvre aux premières lueurs de la journée et ferme dès le coucher du soleil. Un vendeur de boissons chaudes est à l'entrée. À l'intérieur du parc, on peut remarquer la fontaine Hamidiyè,

une réalisation de 8 mètres de hauteur, construite en 1900, ainsi qu'une mosquée. Il existe des balançoires et des courses d'ânes auxquelles jouent les enfants. On y trouve une forêt de pins et un champ de tir. Un hippodrome et un club privé réservés à une classe aisée sont aussi construits dans la forêt. De plus il y a un kiosque de musique où la fanfare militaire se produit toutes les semaines.

Quant à la reconstruction du parc, en mars 2014, la municipalité de Beyrouth en a confié l'exécution à la fondation Azadea. Le coût s'élève à 2,5 millions de dollars. L'entretien, lui aussi financé par la fondation, coûtera quelques 2 millions de dollars supplémentaires sur les dix prochaines années. On prévoit la construction d'une nouvelle aire de jeu pour enfants, la création de pistes pour les coureurs et les cyclistes ainsi qu'un amphithéâtre prévu pour des représentations artistiques. Le jardin de Sanayeh est une place merveilleuse surtout quand il fait beau. C'est un endroit à ne pas rater. Il existe d'autres jardins au Liban comme ceux de Zouk Mikael, Sioufi et Geitawi qui attirent aussi les Libanais de tout âge.

Marita Raad, Paul Saad, Charbel Yazbek, Jad Zeid 4^e1 CSG

L'école à l'aube du nouveau millénaire

Les écoles de Achrafieh suivent le courant de la modernité.

Nouveaux programmes, nouvelle architecture, miroir de la réalité. Dans la région de Beyrouth, notamment à Achrafieh, quelques écoles sont dans l'obligation d'ajouter un bâtiment à l'ancien édifice qu'elles possèdent depuis des dizaines d'années voire d'une centaine d'années. L'augmentation démographique et le besoin d'intégrer les enfants dans les établissements proches du lieu de résidence est la cause majeure de cette expansion. Vient s'ajouter à cela, la guerre du Liban qui a éclaté en 1975 et qui a empêché les parents de prendre le risque d'éloigner les enfants de la maison.

Les écoles en ville et hors de la ville

Collège Notre-Dame de Nazareth à Achrafieh (*Architecture à créneaux, visibles à des kilomètres. Pour faire le lien avec l'ancien, les religieuses baptisent leur nouveau bâtiments ; Les Créneaux, dans le même style*)

Depuis le Moyen-Age, Beyrouth n'a pu garder de ses constructions que la caserne de l'armée, actuellement le Grand Sérail. Ce n'est que vers la moitié du XIX^e s. que les constructions ont commencé à s'installer à leur place actuelle.

En 1876, c'est le quartier de Mar mikhaël, l'église Saint-Louis des Capucins et l'hôpital militaire qui voient le jour. Quelques années plus tard, d'autres édifices sont construits. Citons le bâtiment des œuvres caritatives islamiques des Makassed, l'hôpital Saint-Georges des grecs orthodoxes et le couvent des religieuses de Nazareth.

Un peu plus tard, les établissements scolaires se répandent dans les

différents quartiers : Collège de la Sagesse, école des Trois Docteurs, collège des filles de Zahrat el Ahssan, les Makassed ainsi que la Bibliothèque orientale.

École du Sacré-Cœur à Gémayzé

Le Collège du Sacré-Cœur est dirigé par les Frères des Écoles Chrétiennes. En 1890, dans la Maison qui abritait l'école gratuite de Saint-Vincent de Paul, les Frères ouvrent, à la demande instantane des Parents, une classe payante.

Ce fut le berceau du Centre éducatif devenu en 1894 le célèbre Collège du Sacré-Cœur qui sera par la suite l'un des plus grands établissements scolaires de la future capitale du Liban.

Succès oblige ! Le C.S.C. essaimera en 1922 pour fonder à Ras Beyrouth le Collège de La Salle et en 1937, le Collège Notre-Dame à Furn el Chebbak.

Le Collège Saint-Grégoire

Une grande majorité d'Arméniens se réfugie à Beyrouth après leur départ forcé d'Arménie.

Le Collège Saint-Grégoire, est fondé à Beyrouth par le jésuite P. Jean Mécérien, le 1^{er} mai 1923 pour assurer une éducation de qualité aux enfants arméniens.

L'ancien bâtiment est construit avec une architecture simple mais noble de l'époque du début du XX^e s. Lorsque les pères Jésuites et le Collège Notre-Dame de Jamhour prennent en charge l'éducation dans cet établissement, le nombre d'élèves qui augmente nécessite urgemment la construction d'un nouveau bâtiment qui architecturalement reste simple mais également très raffiné, lumineux et attrayant.

Le Collège Saint-Grégoire est notre école, nous y sommes profondément attachés et nous lui souhaitons de longues années de prospérité.

>>>



L'école à l'aube du nouveau millénaire rédigé par :

Joseph Matta
Dory Nassar
Léa Nouaihed
Christy Raad
Ralph Razzouk
Nicolas Saadé
Andrew Wehbé
Sara Sacre
Georgio Saliba
Edouard Tannoury
Rayan Tannous
Christina Tikle
Marita Wehbé
Andrew Ziadé

4°2 et 4°3 CSG

Grandir à Beyrouth sous les bombes



- Je serai bientôt de retour ma chérie, fais attention à ta mère et à toi. Je vous aime.
- Tu vas nous manquer, s'était-elle empressée de répondre.

Des larmes de tristesse s'écoulèrent sur le visage du père et de la fille. Le père grimpa dans le bus, le cœur gros. Ce fut le commencement d'une longue attente. Elle rentra à la maison, le chapelet à la main, prit sa mère dans ses bras et lui prononça à l'oreille des mots de réconfort.

Quelques années plus tôt, la guerre avait éclaté à Beyrouth. Le nombre de soldats diminuait de plus en plus.

Charbel, le père d'Emilie et le mari de Rose, était un des rares hommes à ne pas avoir été réquisitionné par l'armée. Emilie, leur fille, était rayonnante, pleine de vie et avait tant de choses à apprendre de la vie. Rose, gravement malade, était un poids bien lourd sur les épaules de sa fille. Depuis le début de sa maladie, Rose était devenue dépendante. Elle avait besoin de quelqu'un pour rester à ses côtés, ce fardeau, sa fille le portait avec courage ; et on se demandait si la

guerre n'éclatait pas dans le seul but de permettre à l'enfant de devenir très vite une adulte.

Les mois passèrent et la famille n'avait toujours pas de nouvelles du père et commençaient à manquer cruellement d'argent...

Un an plus tard, la guerre s'acheva et les soldats, encore vivants, revinrent chez eux mais malheureusement Emilie et Rose étaient parmi les nombreuses familles qui demeuraient dans l'attente.

Deux jours avant le 17^e anniversaire d'Emilie, ils reçurent une lettre leur annonçant le décès du chef de famille. Ce fut une période sombre pour les deux femmes. Le cas de la mère empira et la fille dut prendre les choses en main.

Alors que le soleil pâlisait et que la poussière d'or rouge n'était plus qu'une lueur blonde, dont l'adieu se mourait dans la soie des rideaux et les panneaux des meubles, elle sortit se promener dans le quartier délabré de Sassine, ce quartier qu'elle aimait tant et prit alors la ferme décision de se lancer dans un travail et d'arrêter malheureusement ses études.

Après de longues heures, Emilie rentra à la maison et vit sa mère allongée sur le canapé. Rose demeurait immobile, les bras croisés, les yeux au ciel, l'esprit trop agité pour bien réfléchir. Elle sentait seulement en elle fermenter cette rancune et grossir cette colère qui couvent au cœur de certains malades devant les caprices de leur corps affaibli par la maladie. Et elle sentait cette angoisse confuse face à l'inconnu. Allait-elle un jour retrouver un corps sain ? Sa fille allait-elle avoir un bel avenir ?

Jennifer Achkar, Maria Aad, Gaëlle Chaghoury et Jad Njeim 4°4

Cosmopolite et effervescente, bienvenue à Beyrouth

Une architecture marquée par une histoire mouvementée, une scène musicale et théâtrale en pleine ébullition, une panoplie de musées à thématiques variées... Partez avec la 4°5 à la découverte de la capitale libanaise, une ville hors du commun !

Beyrouth joue un grand rôle dans l'aspect culturel et social du Liban et le montre par ses salles de théâtre ou de cinéma, par ses musées et centres culturels qui ont marqué l'histoire de la capitale elle-même.

L'histoire du théâtre au Liban

L'acte de naissance du théâtre dans la société arabe se situe à Beyrouth en 1847 avec la création par Maroun al-Naqqash (1817 – 1855) de la première salle. La Résistance palestinienne et les Révolutions de 1968 vont insuffler une vie nouvelle au théâtre libanais. L'«Atelier d'Art Dramatique de Beyrouth», fondé en 1968 par Nidal Achkar et Roger Assaf, ouvre la voie à un théâtre de création collective d'expression arabe, à vocation politique et populaire. Et malgré toutes les guerres, ils ont pu survivre jusqu'à nos jours. C'est en 1960 que le mouvement théâtral contemporain se structure, grâce au Festival de Baalbeck d'une part, et à la Mission Culturelle Française d'autre part, qui jouent tous deux un rôle essentiel d'ouverture aux grands courants internationaux de création. Favorisé par une conjoncture politique et économique exceptionnelle qui pousse Beyrouth au centre

Dôme de Beyrouth, Place des Martyrs



d'une intense circulation d'idées et au cœur d'une effervescence culturelle et sociale, le théâtre s'épanouit et se développe au sein de la ville.

Ainsi, au fil des années, plusieurs salles de théâtre verront le jour dans les différentes rues de la capitale ; Le théâtre Monnot à Achrafiyeh, théâtre Al-Madina à Hamra, théâtre Tournesol à Badaro, théâtre de Beyrouth à Ain el Mrayssé... Mais l'activité théâtrale ne se limite pas aux salles, la scène s'est déplacée, elle est descendue dans la rue pour atteindre une plus grande tranche de la société ; voilà comment un groupe d'art dramatique, sous le nom de *Collectif Kahraba* va à la rencontre des citoyens.

Collectif Kahraba

C'est un réseau d'artistes qui s'est créé progressivement en vue de partager des scènes de théâtre avec la communauté. En effet, il se produit en plein

air, les acteurs jouent ainsi dans les jardins publics, les places, les bibliothèques... ou même en pleine nature. Pour eux, l'art est la clé de la communication et de l'ouverture au monde extérieur : c'est un monde de partage et de rêves. *Collectif Kahraba*

est aussi invité à jouer ses scènes en Europe, au Japon, au Canada, depuis sa création en l'an 2007 par Aurélien Zouki. Plus de 2000 spectateurs ont gravi les marches de l'escalier Vendôme pour assister à leur représentation. L'escalier Vendôme a été nommé d'après le cinéma auquel il a conduit. Avec al-Hekmeh, c'était la plus ancienne salle de cinéma d'Achrafieh, mais sa lanterne magique a explosé très tôt. Les développeurs ont rasé le bâtiment Cinéma Vendôme, laissant un grand trou prêt à être rempli d'un nouveau gratte-ciel. «Dans l'escalier, rien n'a changé», explique Umm Mitri, qui a vécu dans l'une des maisons le long des marches au cours des 50 dernières années.

Les histoires des escaliers Vendôme sont racontées par le *Collectif Kahraba*, qui a transformé l'espace en un théâtre ouvert pour réaliser la deuxième édition de leur festival « Nehna Wel Amar Wel Jiran ». Au sommet de l'un des bâtiments, un groupe de trois artistes attendent avec leurs marionnettes.

Vous êtes attiré par le son d'un dulcimer joué par Bilal dans la petite cour au milieu de l'escalier. Les voisins assis devant leurs maisons vous accueillent alors que Sara commence à raconter «l'histoire de la gousse d'ail».

Le spectacle continu. Chaque fois que vous pensez qu'il ne peut y avoir rien de plus, vous entendez une voix venant d'une direction différente, vous invitant à un autre voyage dans le monde de l'escalier. Ce n'est qu'une petite sélection des performances continues dans les escaliers, à l'intérieur des maisons et sur les toits. Le programme du festival est rempli de théâtre, de musique, de poésie, de cinéma et d'animation.

Le collectif d'art estime que les artistes ne devraient pas se limiter à la scène. Ils ont un rôle à jouer dans l'environnement dans lequel ils se trouvent.

L'année précédente, les voisins s'inquiétaient de ce que ces artistes pourraient faire à leurs escaliers tranquilles. Mais l'année suivante, ils ont été les premiers à s'informer de la date du festival. Ils ont collaboré avec le *Collectif Kahraba* et ont participé au spectacle.

« Nehna Wel Amar Wel Jiran » joue également un rôle dans la revitalisation de l'espace public à Beyrouth. Les parcs publics sont presque éteints. Le Collectif Kahraba ne veut pas que les marches soient transformées en un autre trou pour un autre gratte-ciel.



Le cinéma libanais

En apparence, l'art et la guerre ne font pas bon ménage. L'art construit tandis que la guerre, en dépit de ses meilleures intentions, détruit. Pourtant, l'histoire de l'art nous a montré que le processus artistique, en règle générale, se nourrit aussi de la guerre. Au pire, on risque de tomber dans la propagande ; dans le meilleur des cas, l'artiste émet une pensée critique. Quelque part entre les deux se trouve la possibilité de transformer la violence en un objet de contemplation esthétique. C'est ainsi que le cinéma libanais a vu le jour, nourri par la guerre et luttant contre elle. Les premiers films libanais étaient tournés suivant le modèle égyptien, qui était le plus répandu dans la région à l'époque. Au cours des années 1950 et au début des années

1960, le cinéma libanais s'éloigne peu à peu du modèle égyptien. Après cette époque troublée par la guerre, on trouve des films dont les réalisateurs cherchent l'évasion, s'inspirant de la force de la jeunesse et de l'humour. D'autres films prennent pour sujet les victimes et les disparus de la guerre civile.

Cinéma Vendôme

Le cinéma Vendôme a marqué l'histoire du cinéma pendant les années de la guerre. On a parlé du cinéma Vendôme car il était l'un des plus célèbres cinémas à Beyrouth. Il a été détruit par Solidaire après la guerre car il a été bombardé. Heureusement, l'escalier du Vendôme est encore intact avec ses couleurs multicolores et il y a encore des scènes et des concerts sur cet escalier jusqu'à aujourd'hui.

Cinéma Rivoli

Le cinéma Rivoli est un magnifique bâtiment dont vous n'avez probablement jamais entendu parler : il a également été démoli. Ce magnifique cinéma s'asseyait sur la place des Martyrs. Dans le temps, ce cinéma était très connu du public. Rivoli a été créé dans les années 1960. Cette salle de cinéma se trouve au centre-ville, ce qui lui donne de l'importance. C'est dommage de détruire ces richesses culturelles et de les remplacer par des gratte-ciels.

Cabriole

Tout comme le théâtre, le cinéma descend aussi dans la rue avec *Cabriole*...

Nous avons interviewé le fondateur de *Cabriole*, M. Ibrahim Samaha. Nous nous sommes rendus à son bureau pour

lui poser quelques questions sur son association. *Cabriole* est un cinéma international en plein air qui projette des films étrangers (37 pays). Il accueille plus de 3000 spectateurs par projection depuis la création de *Cabriole* en 2009. Ces courts métrages sont projetés à Byblos durant le mois d'août depuis 5 ans déjà, sur les escaliers St Nicolas à Gemayzé, et à Achrafieh où il projette sa 10^e édition. M. Samaha affirme que le cinéma manque en plein air : c'est gratuit, tout le monde a la possibilité d'assister à la projection ; de même, le popcorn et la bière sont gratuits et sponsorisés. Finalement, M. Samaha attribue à *Cabriole* un rôle majeur dans la diffusion de la culture cinématographique au Liban.

Interviews

Portraits de deux stars du théâtre et du cinéma : Betty Taoutel et Rita Hayek

Betty taoutel

Q : Pourquoi avez-vous choisi le métier d'actrice ?

Betty : Pourquoi, je ne sais pas. On ne sait jamais pourquoi ni comment se font les choses. C'était à Jamhour, j'étais en classe de 3^e, j'ai fait partie du club d'art dramatique et j'ai dû remplacer quelqu'un une semaine avant la représentation de la pièce de théâtre « *noce de sang* » que montait le professeur Victor Hachem et sa fille ; donc c'était par accident, alors l'année d'après, en seconde, j'ai fait partie de ce club d'art dramatique et c'est comme ça que j'ai découvert ma passion.

Vous êtes vous inspirée de quelqu'un ?

Non, je ne me suis inspirée de personne, mais quand j'étais petite, mon père nous emmenait souvent au théâtre. Mon père aimait beaucoup le cinéma et le théâtre, donc j'ai grandi dans une maison où il y avait une grande culture

cinématographique et théâtrale ; à l'époque il y avait chaque vendredi soir sur canal 9 une émission qui s'intitulait « au théâtre ce soir », donc chaque vendredi on assistait à une pièce de théâtre.

Quel genre de théâtre vous faites ?

Je travaille en tant qu'actrice tous les genres mais en tant que metteur en scène j'aime beaucoup la tragi-comédie ; j'aime beaucoup mélanger les genres, j'écris des comédies sociales mais avec un fond tragique, avec un message triste mais je traite cela d'une manière comique. Il y a 2 ans, j'avais écrit une pièce qui parle de la fermeture du théâtre au Liban, parce que vous ne savez peut être pas, vous étiez trop jeunes pour le savoir, mais avant la guerre, même pendant la guerre, il y avait beaucoup plus de pièces de théâtre que maintenant, maintenant il y a très peu de salles.

Préférez-vous qu'il y ait plus de salles de théâtre ?

Bien sûr ! si je n'avais pas foi en mon métier, si je n'étais pas convaincue, si je n'avais pas cette passion je ne continuerais pas à le faire, je n'enseignerais pas

à l'université. Moi je donne des cours de théâtre, de mise en scène, d'écriture, de dramaturgie et d'histoire du théâtre donc c'est ma spécialisation, c'est mon monde.

Je fais tout pour que dans ce pays on continue à avoir du théâtre parce que c'est une culture qui s'est estompée, les gens vont très peu au théâtre, c'est une culture qui s'est perdue à cause de la guerre car pour aller au théâtre il faut se déplacer, il y a un effort à faire de la part du spectateur ; donc quand il y avait la guerre, les gens ne se déplaçaient plus, et ils ont perdu cette habitude. Mon but depuis des années, parce que je fais partie de la génération qui a vécu la guerre et l'après-guerre donc j'ai vécu cette période d'après-guerre, est de pousser les gens à aller au théâtre.

Rita Hayek

Q: bonjour Rita, racontez-nous votre parcours en tant qu'actrice.

Rita Hayek : ce fut un merveilleux parcours depuis l'université jusqu'aujourd'hui. après avoir fini mon baccalauréat, j'ai fait 4 ans de théâtre à l'université libanaise, institut des beaux-arts, une expérience que j'ai beaucoup appréciée. Après cela, j'ai voyagé

à Los Angeles dans le but de poursuivre ma carrière là-bas. Après deux ans passés aux États Unis, j'ai tourné quelques séries télévisées et j'ai travaillé dans des théâtres. Malgré cela, je ne me suis pas retrouvée dans mon élément à l'étranger et j'ai décidé alors de revenir puisque mon pays me manquait beaucoup.

Et je reviens donc au Liban pour filmer des séries comme *كنتي وين كعب عالي* et *Venus*. J'ai tourné mon premier film il y a deux ans "L'insulte" qui a eu beaucoup de succès et a été projeté à Venise, Carthage, Chicago et d'autres pays... en résumé, ma carrière d'actrice est fatigante mais très belle et très riche ; je conseille toute personne intéressée dans le théâtre de tenter sa chance.

Les musées, un autre aspect culturel de Beyrouth

Le Musée National de Beyrouth

Le Musée national de Beyrouth est le principal musée archéologique du Liban situé rue de Damas à Beyrouth dans le quartier de Badaro. Le musée a ouvert officiellement en 1942. L'inventaire comprend plus de 100 000 pièces, dont la plus grande partie provient des fouilles entreprises par la direction des antiquités. Environ 1 300 objets sont exposés de façon chronologique, depuis la Préhistoire jusqu'à la période Mamelouke.



Aujourd'hui, 520 pièces représentant l'art funéraire et datant du paléolithique jusqu'à l'époque ottomane, sont exposées dans le sous-sol du musée.

Le Musée Nicolas Sursock

Le musée Nicolas Ibrahim Sursock, du nom de son fondateur, est le musée d'art moderne de Beyrouth, au Liban. Il est situé rue Sursock, en plein cœur du prestigieux quartier historique d'Achrafieh, où de nombreux hôtels particuliers furent construits depuis le XVIII^e siècle par les plus importantes familles libanaises, au titre desquelles les Sursock et les Bustros.

Le musée Sursock est un modèle d'architecture libanaise brassant les styles vénitien et ottoman. Le bâtiment a été édifié en 1912

pour être la résidence privée de Nicolas Ibrahim Sursock, riche collectionneur d'art et mécène issu de la dynastie des Sursock et des Serra di Cassano. Selon les vœux testamentaires de son créateur, décédé en 1952, il fut établi en *waqf* et confié à la charge du président du conseil municipal de Beyrouth afin de devenir un musée. Le musée est situé en face du Palais Sursock, l'une des plus belles maisons de la famille Sursock.



Le Musée de la Préhistoire libanaise de l'Université Saint-Joseph

Une muséographie pédagogique... à la portée de tous !

L'exposition permanente est articulée sur une approche thématique où l'outil en pierre occupe une place privilégiée. On peut suivre à travers panneaux, vitrines et reconstitutions/maquettes, les étapes successives de la fabrication des outils préhistoriques.



Le Musée des minéraux MIM

Hébergé par l'Université Saint-Joseph, le Musée Mim, Musée des minéraux, renferme un trésor de découvertes fascinantes, pour le plaisir des yeux et de l'imagination. Visite guidée avec le propriétaire du Musée M. Salim Eddé, qui partage avec le public ses connaissances et sa passion, pour un moment haut en couleur.

**Le Musée de la Banque du Liban**

Il expose l'histoire de la monnaie au Liban. Malheureusement très peu d'informations sont disponibles.

Toute l'histoire du Liban sur plus d'un siècle se retrouve sur les billets. On voit bien le lien entre la construction du Liban et l'évolution de sa monnaie.

Le Musée privé Robert Mouawad

Très belle demeure dans un style néo-gothique transformée en musée. Belles collections permanentes. Belles mosaïques byzantines.

Le Musée archéologique de l'Université Américaine de Beyrouth

Certes la collection ne prétend pas se comparer à celle du musée national, mais complète très bien la visite de celui-ci. Très belle collection de plaques d'hypogée. Beaux verres et belles figurines. Les photos ne sont hélas pas permises.

Le Musée de la Fondation Audi

Ancien siège social de la Banque Audi depuis son acquisition en

1970 jusqu'à son déménagement. Des pièces antiques authentiques (mosaïques, sculptures...) à voir dans le cadre d'une belle demeure de 1910 entièrement rénovée dans un quartier du centre-ville. Vitrine culturelle de l'établissement bancaire qui y accueille également des expositions temporaires de ses œuvres plus contemporaines.

Le Musée Beit Beyrouth

Ce bâtiment est devenu un nid de snipers durant la guerre civile libanaise. Le cadavre en ruines de l'ancienne structure, marquée de trous de balles et des dégâts des éclats d'obus, a été conservé, avec le bâtiment soutenu par une nouvelle structure interne en acier et un escalier en colimaçon

qui préserve de la destruction et crée un nouvel espace de mémoire. Le bâtiment semble actuellement destiné à des expositions temporaires. Il est difficile d'imaginer servir d'autres fins qu'un mémorial à la folie de la guerre.

Musée Beit Beyrouth

**Encore un aspect culturel de la ville : Les Centres culturels****L'Institut Français :**

L'Institut français du Liban est un service de l'Ambassade de France au Liban, dirigé par un directeur qui est aussi le Conseiller de coopération et d'action culturelle de l'ambassade.

L'Institut français du Liban dispose du réseau le plus dense dans le monde, avec neuf antennes régionales implantées au Liban ; l'Institut de Beyrouth héberge la direction générale du réseau de l'IFL. À Beyrouth, l'Institut est situé dans l'Espace des Lettres, non loin du Musée national de Beyrouth, dans le quartier de Badaro. Ce dernier coordonne l'ensemble des opérations franco libanaises menées dans le pays. La présence culturelle française au Liban a connu plusieurs formes : Centre culturel français (CCF), Mission culturelle française au Liban (MCFL), puis Institut français du Liban (IFL) depuis le 1^{er} octobre 2011.

L'Institut Espagnol :

L'Institut Cervantes est l'institution publique créée par l'Espagne en 1991 pour promouvoir l'enseignement de la langue espagnole et la diffusion de la culture hispanique.

L'Institut Cervantes de Beyrouth dispose d'une bibliothèque de consultation et de prêt offrant un vaste choix de livres, journaux et magazines espagnols, films en DVD et musique en CD.

La diffusion de la culture hispanique passe aussi par une riche programmation culturelle qui s'invite souvent dans les nombreux lieux et festivals culturels libanais : concerts, spectacles, expositions, conférences, films, sont tous ouverts gratuitement au public. L'Institut Cervantes de Beyrouth collabore régulièrement avec les ambassades des pays hispanophones représentés au Liban, ainsi qu'avec des partenaires universitaires et/ou culturels libanais.

L'Institut Allemand :

En 1984, l'Association libano-allemande pour la promotion de la culture, réalise son objectif en créant, tout d'abord, le Lycée libano-allemand suivi par l'Université Libano-Allemande (LGU). Ces institutions, soutenues par la République Fédérale d'Allemagne, l'Ambassade d'Allemagne et par le Goethe-Institut, forment ensemble un campus allemand à Jounieh ; un lieu privilégié pour tous ceux qui voient à travers la culture un aspect important de la vie spirituelle.

L'Institut Italien :

Fondé en 1951, l'Istituto Italiano di Cultura de Beyrouth est le Service culturel de l'Ambassade d'Italie au Liban. L'Institut a aussi une convention pour l'enseignement de la langue italienne avec l'École de langue italienne de Saïda (Archevêché Grec-Catholique de Saïda) et avec la Chambre de commerce de Zahlé.

Il fournit l'assistance pour l'inscription des citoyens libanais aux universités italiennes, aux académies de beaux-arts et aux conservatoires de musique.

Dossier

Cosmopolite et effervescente, bienvenue à Beyrouth

préparé par : Roger Karam, Léa Chammas, Karl Kamal, Joseph Haddad, Clara Bellan, Eugène Audi, Dean Chehayeb, Jennifer Abdallah, Rebecca Aoun, Karl Dib, Samer Abboud 4^e5

Le coin des arts

Beyrouth (À la manière de Louis Aragon)

Où fait-il doux même au cœur de la tempête
Où fait-il lumière sous la claire lune
L'air est délicieux et le malheur volé
Cœurs brisés l'espoir encore y scintille
Et les chansons montent des âmes tremblantes

Toujours luisant renaissant des cendres
Perpétuel mémoire de la patrie
De la baie de Saint-George à la place de l'Étoile
Ces douces ruelles au mois de mai refléuries
Gens de partout c'est l'esprit de Beyrouth.

Rien ne nous a jamais fait battre le cœur
Rien n'est si tranquille que son front digne
Rien n'est si fort que la volonté de son peuple
Que notre Beyrouth défiant les dangers
Beyrouth Beyrouth toi-même gloire et puissance.

Sarah Sacre, Edouard Tannoury,
Andrew Ziadé 4^e3 CSG

La vie d'une capitale

On rapporte depuis son enfance
La malchance qui l'entoure
Convoitée de tout le monde
Elle se défend et tend ses griffes
A tout ceux qui l'attaquent
Et chaque jour elle renaît de ses cendres
Et chaque jour elle fait preuve de bravoure
Tout le monde redoute
Où tout le monde est amour
Beyrouth tu resteras la perle de l'Orient
Beyrouth tu resteras le bijou de l'Occident
Beyrouth tu es l'astre du Liban.

Andrew Wehbe, Léa Nouahied,
Roy Baroudy, Mia Matar, Christy Raad 4^e2 CSG

**Faire du théâtre, s'éclater !**

Pendant les quelques périodes des Arts Dramatiques, on s'est entraîné, chacun à un des nombreux exercices de style de Raymond Queneau. En tant qu'élèves, nous avons pris le temps de perfectionner nos personnages et les avons mis en scène avec de l'aide de notre professeur Mme Joy Homsy. Il est vrai que nous avons chacun son propre rôle et sa propre scène mais on raconte tous la même

histoire de différentes façons : gastronomique, géométrique ou même de façon injurieuse où le mot « imbécile » est répété plusieurs fois durant la scène lui donnant un nouvel aspect comique que nous adorons. Nous nous sommes vraiment amusés à le faire et nous avons bien rigolé pendant les cours après les scènes jouées par nos camarades. Nous espérons vraiment que les spectateurs rigoleraient bien pendant la représentation.

Cybèle Kachouh 4^e1

Le dessin peut-être le début du Destin ?

La séance des arts plastiques, un moment tant attendu de semaine en semaine.

Cela fait plus de deux mois que l'équipe des arts plastiques de la 4^e2 travaille sur le thème « Byblos, lieu de culte ». Un thème peut-être pas très apprécié par certains, mais quand même très bien travaillé. Tout le monde s'est surpassé pour trouver de merveilleuses idées et sans l'avoir remarqué, ces dernières se sont toutes accumulées mais ont sans doute été, avec plaisir, acceptées. Avec l'aide de Mme Rita Mekanna nos œuvres ont été plus belles et réussies que nous ne le pensions. Il y a eu des moments de rire, de joie...

L'essentiel, c'est que le sourire n'a quitté aucun visage depuis le début de l'année. À ne pas oublier l'étape de l'œuvre collective où chacun et chacune a mis la main à la pâte. Byblos vue sur terre, ou Byblos vue sur mer, cette célèbre ville a été très bien représentée et interprétée par tout le groupe. Merci une fois de plus à notre professeur des arts plastiques et au Collège qui nous a donné l'opportunité de sacrifier une période de français pour vivre une magnifique expérience inoubliable !

Mariane Sadek Rahmé 4^e2

Art ou vandalisme : Liberté d'expression ou rébellion ? Intellectualisation ou engagement socio-politique ?

Il bouscule les conceptions ordinaires de l'art en même temps qu'il défie la loi et saccage effrontément l'espace public, le graffiti se voit refuser toute catégorisation simpliste. Longtemps désigné comme un acte de vandalisme absolu, il fut et est, toujours, réprimé en conséquence. Pourtant, et c'est là qu'apparaît la difficile définition de cette pratique urbaine et moderne, le graffiti est désormais reconnu comme un art autant que comme une fraude.

Classé dans la catégorie du street art ou art urbain, le graffiti remonte à une époque assez mouvementée de l'histoire. Tout a commencé à la fin des années 60 en Pennsylvanie avec l'ancienne école, des graffeurs de l'« old school » tels que Cornbread et Cool Earl. Ce mouvement a

pris de l'ampleur à New York au milieu des années 70. Des milliers de noms peints à la bombe firent leur apparition sur les murs des bâtiments, boîtes aux lettres, cabines téléphoniques, tunnels, bus et dans les rames du métro. Les tags les plus célèbres, visibles d'ailleurs dans tout New York étaient ceux de Taki 183, un coursier grec, Demetrius qui habitait la rue 183 ! On reconnaît de même Joe 136, Eva 62, Eel 159, Yank 135, Julio 204 et d'autres. Aujourd'hui, certains graffeurs, requalifiés en « street artists » sont parmi les mieux cotés du marché de l'art contemporain, à l'image de Keith Haring ou Banksy. Ce dernier et de nombreux autres préservent toutefois leur anonymat, justement parce qu'ils enfreignent la juridiction des Etats.

Au Liban...

Souvent renvoyé à cette image d'« Orient compliqué », le Liban est la scène de nombreux conflits internes et régionaux et est un pays économiquement et socialement inégalitaire.

Depuis presque cinquante ans, le graffiti continue de faire débat et peine à être consensuellement défini parce qu'il montre que ce qui semble être un simple marquage de territoire, ou une dégradation primaire de l'espace public, englobe des domaines variés et, parfois, antithétiques à première vue. Depuis les années 70 au Liban, surtout après les événements de 1975, des jeunes descendent dans les rues de Beyrouth, des bombes

aérosols à la main pour exprimer leur opinion, une certaine prise de position. Plusieurs sont arrêtés en 2012. La loi au Liban punit officiellement toute dégradation de l'espace public mais les forces de l'ordre ont toujours laissé faire les « artistes ». Lorsque le message politique paraît inconvenant, elles repeignent le mur sans en rechercher l'auteur. Ces dernières années, les graffeurs-activistes sont remplacés par des graffeurs artistes dont le but est d'embellir les anciens murs de Beyrouth et de mettre de la couleur dans quelques ruelles que la pauvreté a rendues sobres, grises et délabrées.



Ouzville...

Financée par Ayad Nasser, une initiative hors du commun a eu lieu à Ouzai, ce quartier connu pour l'état piteux des immeubles et les murs délabrés. Cette initiative consistait à peindre en couleurs les ruelles anciennes

soirées chez eux commencent à sortir, à se promener le soir, ravis par les couleurs, rassurés par cette nouvelle ambiance joviale, découvrant un nouveau quartier en couleurs. »

Nour, un jeune de vingt ans ajoute : « Tous les habitants se sont précipités avec leurs pinceaux pour peindre un arc-en-ciel sur les murs. Réhabiliter le quartier a amélioré nos conditions de vie. »

Le graffiti a ainsi donné une âme et une vie à ces quartiers marginalisés.

Une partie d'Ouzai en couleur



d'Ouzai et à couvrir les murs de graffitis. Ce projet a changé la vie des habitants du quartier. Mansour, un sexagénaire, habitant la région depuis toujours affirme: « Les gens qui passaient leurs



Ambiance de plage cubaine à Ouzville

Tyr et Nabatieh...

Un peu avant, et dans le même esprit, Tyr organise depuis quatre ans un concours de graffiti voire un événement qui présente des ateliers d'initiation au graffiti, pratique puis réalisation d'une fresque sur un mur de la ville. Cette initiative, prise par l'Institut Français vise à promouvoir une image moderne de la langue française, encourager

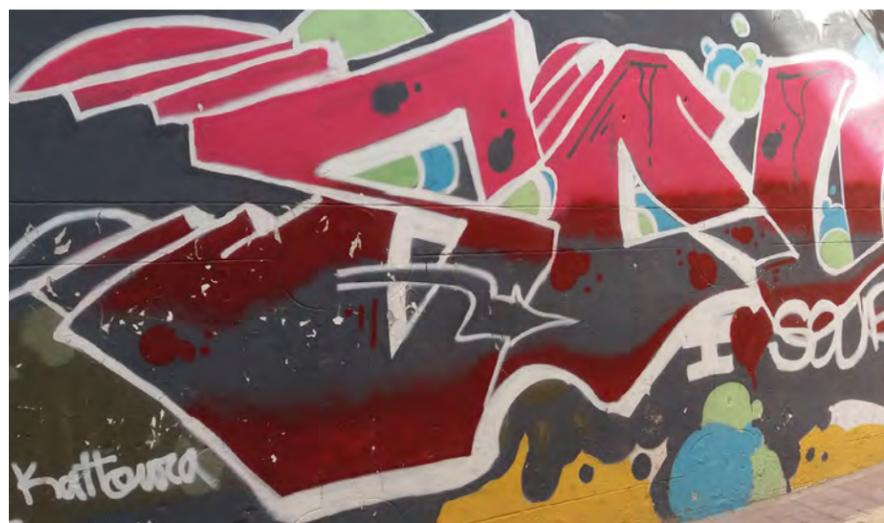
les participants à prendre conscience de leur rôle dans l'embellissement de la ville et de l'efficacité de leur intervention.

Tag et graffiti, vandales ou street-art citoyen et embourgeoisé ? Les discussions et oppositions sur le graffiti sont nombreuses et leurs émetteurs, qu'ils soient défenseurs ou détracteurs, créent autant de définitions qu'il existe de positions sur le sujet.

Marc Abou Jaoude, Laetia el Bacha, Théo Chammas, Raja Chidiac, Carl Choueiri, Talia Eid, Josef Geday, Clara Ghorayeb, Yara el Feghali, Christopher el Hage, Léana Haibeh 4^e7



À l'intérieur des villes de Tyr et Nabatieh



Le Beyrouthin

Journal des classes de 4^e - 2017

Collège Notre-Dame de Jamhour et Collège Saint-Grégoire

Supplément de la 4^e3 - décembre 2017

Édition spéciale
Supplément de la

4^e3



La guerre en plein coeur de Beyrouth



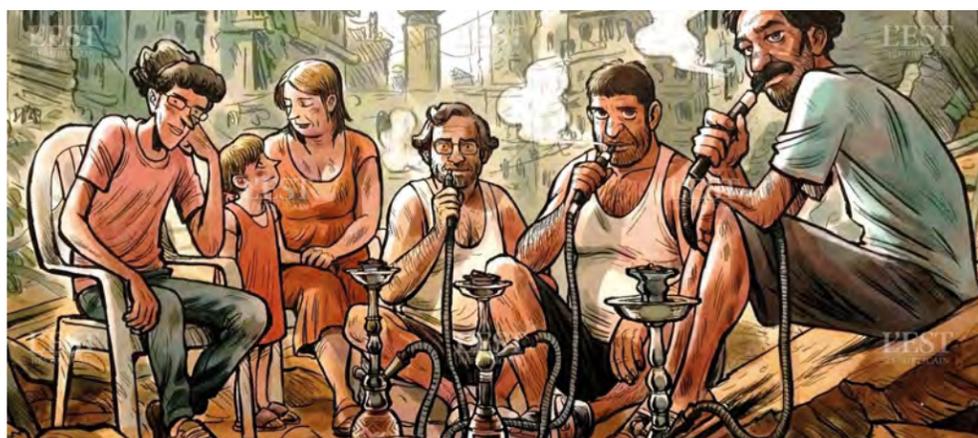
Le Liban était souvent présenté, dans les années 1950 et 1960, comme un modèle de démocratie et de développement économique. En 1975, une guerre civile meurtrière éclata, longue de quinze ans, faisant entre 150 000 et 250 000 morts. Pour des raisons de sécurité, beaucoup s'étaient réfugiés dans des abris et certains s'étaient déplacés vers les montagnes pour éviter la mort.

Pour ceux qui ont fait le choix de la résistance en continuant à vivre dans la capitale libanaise, une aventure les guettait au quotidien. C'était le cas des Khoury et Assaf, qui vivaient dans un immeuble décrépi et sinistre de Fassouh. Pour leurs enfants, rien n'était si excitant que de se donner rendez-vous dans la cave, leur abri, pour une partie de cartes avant de se coucher. Entre Solange et Roland, les aînés de ces deux familles, cette amitié se transforma en quelque chose de plus fort. Pendant qu'ils jouaient, à la lumière de la bougie, les yeux insistants de Roland croisèrent ceux de Solange qui brillaient de mille éclats. C'est à ce moment-là qu'ils comprirent qu'ils étaient connectés par un très fort sentiment : l'amour.

Sans l'admettre éternel, Roland le comprenait durable, créant un lien, une confiance. L'union des sens n'était qu'un sceau à l'union des cœurs. Tous ces beaux discours charmaient Solange. Toutefois

Roland s'indignait des drames, des scènes, des misères qui, presque toujours, accompagnent les ruptures.

Avant son histoire d'amour avec Solange, Roland se sentait mal à l'aise, alourdi et mécontent comme lorsqu'on reçoit quelque fâcheuse nouvelle. Aucune pensée précise ne l'affligeait et il n'aurait su dire d'où lui venait cette pesanteur de l'âme et cet engourdissement du corps. Il portait en lui un petit point douloureux, une de ces insensibles meurtrissures dont on ne trouve pas la place, mais qui gênent, fatiguent, attristent, irritent, une souffrance inconnue et légère, quelque chose comme un grain de chagrin. Mais depuis que la belle Solange était rentrée dans sa vie, elle était devenue son rayon de soleil et parvenait à dissiper son mal être.



Le matin, quand il passait devant l'épicerie de son futur beau père, avec cette assurance qui ne le quittait pas, il portait toujours des chaussures à semelle de crêpe qui assouplissaient sa démarche et venait sans hésiter vers Solange ; un peu pâlie, un peu maigrie, mais toujours fraîche. Elle échangeait avec lui un regard à travers les vitres de la devanture du magasin ; un de ces regards qui valent plus que les paroles tendres, et qui contiennent un appel et une réponse, un désir et un aveu. Les deux amoureux vivaient dans une sorte d'intimité et de liberté, bavardaient pendant des heures, et semblaient se plaire beaucoup ensemble. Devenus habitués aux bruits des bombardements, ils s'accrochaient aux nouvelles diffusées sur des anciennes radios afin de suivre l'évolution de l'actualité et profiter de quelques accalmies pour se balader sur les décombres d'une ville martyrisée. Beyrouth était alors dévastée et détruite par les bombes : les

immeubles étaient criblés de balle, les ponts écroulés par les canons et la majorité des routes fermées à cause de la présence de francs-tireurs. La vie scolaire était entrecoupée par des fermetures fréquentes, des congés forcés. Les quartiers de Beyrouth étaient séparés par des barrages que certains traversaient souvent à pieds, ce qui mettait leurs vies en péril. Enlèvements, voitures piégées et explosions faisaient la une des nouvelles. D'un autre côté, aux portes des boulangeries, les files se faisaient longues. Tout le monde emmagasinait les matières premières (riz, sucre, farine, lait...) de peur de leurs ruptures. Même l'essence devenait rare et chère. Solange et Roland vivaient au rythme de cette réalité. Ils se donnaient souvent rendez-vous à l'encoignure d'une rue déserte ou devant l'épicerie du coin. Ils étaient heureux malgré tout !

Maëlle Helou,
Séréna Asmar,
Élie Bassil
et Georges Bassil
4^e3